

Rossini, Balzac, Stendhal, Delacroix : le croisement du siècle (2e partie)

L'arrivée du romantisme a-t-elle été un progrès ou une régression ? Il faut se souvenir que le romantisme naît d'abord en Angleterre et en Allemagne avec l'introduction dans le roman du fantastique.

Rossini fut-il un musicien engagé ? Certes pas. S'il a manifesté ses sympathies et ses préférences sans équivoque, Rossini est resté, comme le qualifiait si bien le musicologue Jacques Bourgeois, un ci-devant. Il lui eut semblé vulgaire de manifester une sujétion à une cause qui lui eut retiré inévitablement indépendance et hauteur. Si Rossini, comme Weber d'ailleurs dans un genre très différent débute le romantisme, c'est parce que l'air du temps l'y porte. Loin d'un Berlioz qui le haïra pour cela plus tard dans sa carrière, il répugne à cultiver la notion romantique du génie solitaire, pour se dire, avec une fausse modestie

arrivent à déloger les anciens afin d'occuper leurs places. Rossini répondra lors d'une soirée musicale organisée dans son appartement de Paris en présence de Franz Liszt et quelques autres à l'adresse d'Hector Berlioz : « *C'est heureux que ce garçon n'entende rien à la musique. S'il la connaissait il en composerait une bien mauvaise* ». « *De tous les musiciens que j'ai rencontrés à Paris, il est le plus grand* » dira de lui Richard Wagner, pourtant son opposé. « *Où une mousicienne qui a ouï un casque* » lâchera ironiquement le bon Maître après cette rencontre. L'éclat de son génie se trouve aussi dans cette modestie qui tient davantage à la réserve des gens bien nés qu'à une dépréciation volontaire de ses propres qualités. Rossini sait bien ce qu'il vaut, à n'en pas douter à son époque, il est le plus grand, le plus inventif, et sous des allures de paresse affectée, le plus travailleur. Quarante opéra en dix-sept ans. La fable de sa paresse vient d'une pochade d'Alexandre Dumas, parue dans le recueil des Mille et un fantômes, intitulé *Visite chez Rossini*, qui est de la pure affabulation. Il faut dire que Rossini lui volera sa maîtresse, Olympe Pélissier, pour en faire sa femme. Elle sera également la maîtresse de Balzac en 1830. Quant à Stendhal, *Le Rouge et le Noir* La Chartreuse de Parme, c'est Delacroix et toujours la guerre et toujours Napoléon. Rossini ne répugnait pas à servir les causes auxquelles il croyait. Ainsi composera-t-il *Le siège de Corinthe* au moment de la guerre du Missolonghi, qui vit les turcs massacrer les grecs. On ne peut balayer d'un revers de main, les opéra buffa, tels *Le turc en Italie* ou *l'Italienne à Alger*, où les musulmans sont systématiquement ridiculisés. A l'époque, la Turquie occupe la moitié de l'Europe, et le sultan a déjà fait deux fois le siège de Vienne. Dans *Maometto secondo*, composé en 1820, Rossini avait pour la scène de Naples composé un grandiose opéra seria qui allait confirmer la gloire obtenue par *Tancrède* à Venise en 1813 sur

un sujet comparable (chrétiens contre musulmans). Inlassablement, Rossini poursuivra cette défense et illustration du monde chrétien face à l'islam : *Zelmira*, *Armida* et bien d'autres. Engagé ? oui, mais à sa manière. N'écrit-il par *Le Barbier de Séville* en hommage à Beaumarchais, et pour compléter Mozart en donnant un début à ses *Noces de Figaro* ? Homme d'ordre et d'harmonie, fervent amoureux, Rossini déteste évidemment les empoignades. Son domaine c'est l'ironie, le sarcasme, comme le soulignait si justement le maestro Alberto Zedda, fondateur du festival Rossini de Pesaro.

On peut dire que Rossini, comme Balzac, est un conservateur en politique mais comme lui un révolutionnaire par son œuvre. Le grand homme de Balzac, dont la silhouette hante la Comédie humaine, c'est bien Napoléon que Rossini, comme les italiens natifs de la région des Marches, où se trouve sa ville natale Pesaro, considérera toujours comme un libérateur. Un buste grandeur nature de l'empereur des français ne trônait-il pas sur la cheminée de sa chambre à coucher, dans l'appartement qu'il habita à la fin de sa vie, rue de La Chaussée d'Antin ?

• Jean-François Marchi

Le carquois du libraire :

Rossini sous Napoléon, par Jean Tulard - Ed SPM

Le Maître ès sciences napoléoniennes vient de nous livrer un petit chef-d'œuvre de synthèse historique avec ce livre. Fort bien documenté, cet ouvrage établit un parallèle étonnant entre l'empereur des Français et le cygne de Pesaro dont la carrière débuta sous le premier Empire pour s'achever avec brio sous le règne de Charles X, si l'on excepte l'explicable silence de vingt ans qui affecta son œuvre. On attend avec impatience une suite à ce merveilleux amuse-bouche.



Alberto Zedda Chef d'orchestre et créateur du Festival Rossini à Pesaro

à toute épreuve « *compositeur de musique* ». Berlioz tout gonflé de la prétention que lui dictait son propre génie autodidacte critiquera pêle-mêle chez Rossini le goût du crescendo et l'utilisation de la grosse caisse. Il sera à l'origine du surnom que la presse satirique donnera à Rossini : Signor Varcamini. Pour l'auteur de la Symphonie Fantastique, quel paradoxe ! Dans sa folie haineuse Berlioz ira jusqu'à reprocher à l'auteur du *Barbier de Séville* le choix de ses maîtresses et l'emploi qu'il en faisait. Armand Panigel, grand critique également et fondateur de la tribune des critiques de disques, émission légendaire des dimanches après-midi de France musique donnera comme explication à cette bassesse le souci cuisant qui porte les générations qui